

Moindeneau

FRANÇOISE GLAIN

Sur une superficie actuelle de 67 km², notre village rural d'Archigny héberge aujourd'hui 1 124 habitants, soit 17 âmes au km².

C'est peu pour notre village qui était autrefois très peuplé.

Au début du XIV^e siècle, notre église Saint-Georges n'était-elle pas celle dont la décime était la plus importante du département, atteignant 100 livres tournois ? Prouvant par cette position une population élevée.

En 1773, le village accroît sa population de 500 Acadiens réfugiés majoritairement le long de l'ancien chemin menant de Châtellerault à Saint-Savin. Ce lieu deviendra par définition la Ligne-acadienne ou Grande-Ligne et de nouveaux hameaux seront fondés et nommés.

Le premier relevé accessible dans nos archives départementales date de 1836 et recense 2 077 personnes, intégrant le bourg et les hameaux.

En 1866, seulement 30 ans plus tard, 200 personnes ont quitté la commune. Cette migration, principalement vers Châtellerault, est due à l'attrait du travail proposé aux hommes par la manufacture d'armes qui offre des emplois nouveaux et mieux rémunérés que l'agriculture. Les femmes deviennent employées de maison ou employées de magasins.

Le recensement de 1876 montre une décroissance d'une centaine de personnes en 10 ans, amenant la population à 1 784 âmes. À notre connaissance, treize Archignois sont morts à la guerre de 1870.

En 1936, soit 100 ans après le premier recensement officiel, seulement 1 640 individus vivent sur la commune après le départ de 437 personnes.

La décroissance continue pour atteindre, en 1990, une population de 992 habitants.

Puis un renouveau nous ramène à 1 076 personnes en 2018 et 1 124 actuellement.

La population du bourg, ou agglomération, est toujours plus importante en nombre que celle habitant les lieux-dits.

Toutefois, il faut imaginer nos 130 lieux – hameaux et villages – disséminés sur 67 km², tous habités.

Ils étaient, à part les lieux acadiens et les tout nouveaux créés, déjà habités dans le haut Moyen Âge. C'est au XIII^e et début du XIV^e siècle que l'homme se vit attribuer un patronyme et qu'il le transmet à la terre qu'il occupait pour devenir la majorité de nos lieux-dits ; en effet, d'autres lieux font référence à une situation géographique, géologique ou de culture.

S'ils sont 130 aujourd'hui ils étaient beaucoup plus nombreux par le passé. Au fil de nos recherches dans les registres paroissiaux, aux archives départementales ou dans la littérature, nous avons relevé 58 lieux disparus ou abandonnés. Les recherches ne sont pas terminées et nous pourrions bien atteindre près de 200 hameaux autrefois habités à Archigny.

De ces lieux-dits disparus, pour la plupart ne reste que le toponyme découvert à l'occasion d'une lecture de textes anciens, et, ne figurant sur aucune carte, il nous est impossible de les situer. D'autres sont répertoriés et leur nom subsiste là où autrefois s'élevait une petite habitation aujourd'hui disparue. Et il y a ceux que quelques ruines et un nom rattachent encore à notre présent et dont le dernier recensement ne date que de quelques décennies.

Désertés ! Ruinés !

En prospectant pour essayer de repérer les anciens habitats, les points d'eau, les arbres remarquables qui accompagnèrent des vies durant un ou deux siècles, un sentiment de tristesse nous envahit, nous désole. Ces lieux sont sans vie... et pourtant habités de souvenirs.

L'un de ces lieux de notre village s'appelle Moindeneau. Il est certainement l'un des derniers abandonnés et pourtant, à part quelques murs pris dans les ronces, rien ne subsiste. Au recensement de 1936 vivaient là un cultivateur et sa domestique. En 1946 y habitait un couple, lui était journalier, elle sans emploi. Un témoignage rapporte une fileuse de laine pendant la guerre 39-45, est-ce cette femme ?
Puis, plus rien ! L'oubli !

Plus rien si ce n'est ce merveilleux poème d'Henri Furgé, notre charron-poète archignois, qui, comme nous, s'est ému de l'abandon de Moindeneau.

Henri parle d'un nom d'oiseau... Les Poitevins mangent beaucoup de syllabes en prononçant les mots. Moindeneau devient, parfois, Moéniau...même prononciation pour le moineau.

Il décrit, en 1985, une maison encore debout, dans laquelle il peut entrer. Cette bâtisse n'est de nos jours qu'un tas de pierres mangé par les ronces et le lierre. En 2019, la grange, ruinée, était encore debout, phagocitée par des lianes herbeuses.



Moindeneau, mars 2014, © F.G.

Je vous laisse découvrir Moindeneau, village disparu d'Archigny, en compagnie d'Henri.

Moindeneau

En promeneur solitaire
J'ai enfin retrouvé, hier,
Ce vieux village disparu,
Celui dont on ne parle plus,
Blotti à l'écart, au creux d'un coteau,
Il avait un peu un nom d'oiseau...
En suivant le sentier de l'oubli,
Détournant les ronces, les orties
Qui semblaient en défendre l'accès
Et que moi, l'importun, je dérangeais.

Après un buisson d'églantier
J'aperçus des toitures délabrées
Sur des murs croulants et lézardés

Que par endroits du lierre semblait soutenir
Voulant sans doute les empêcher de mourir...

Le vent m'a ouvert la porte
De la vieille maison morte...
Le liseron avait poussé
Au travers du seuil déjointé.
Je vis la grande cheminée
Drapée de toiles d'araignées,
Son manteau fêlé, un peu de guingois,
Penchait vers un potager triste et froid.
De toutes ses dents, d'un noir sourire,
La crémaillère semblait me dire
Qu'elle avait bien souvent entendu,
La saison des veillées revenues,
Les histoires que contaient les anciens
Au cercle attentif des bambins
Écarquillant bien grands leurs yeux
Où dansaient les flammes du feu.
Puis, quand se dénudaient les charmilles,
Près de l'âtre, des gars et des filles
Avaient murmuré leurs doux serments d'amour
Avec beaucoup de « je t'aime » et de « toujours ».

Elle avait vu, cette maison,
Défiler tant de générations,
Prenant tout au long des ans, part à leur vie,
Témoin silencieuse de leurs joies, leurs soucis.
Dans les fêtes, gaie et rougissante,
Pour les deuils, froide et pendante...
Sur les grosses poutres noircies de fumée,
Des lambeaux de plancher disjoint et troué...
C'était tout ce qui restait du grand grenier
Où l'on montait les fruits et l'or de l'été.
Les murs, autrefois passés à la chaux,
Décorés d'ocre par touches de pinceau,
Qu'hélas ! la lèpre du salpêtre
Faisait par endroit disparaître.
Quel mauvais génie, avait de ce logis
Arraché à tout jamais, l'âme et la vie !

La grange, à demi écroulée,
Où s'empilait le foin parfumé...
Un pignon de l'étable disparue
Était, par un soliveau, soutenu...
Du jardin, la clôture éboulée
Comblait en partie la mare asséchée...
Les ronces avaient presque envahi
La blanche margelle du puits
Que paraît d'une verte crinière

Un trop étreignant pied de lierre.
La chaîne est rouillée, sur le tour vermoulu.
Dérisoire, un seau percé est resté pendu...
Et, du four d'où l'on sortait la vie
Ne restait que la gueule noircie.
Après du vieux banc moussu
Le lys ne fleurit plus.
Le squelette d'un ormeau qui se tord
Accentue le lugubre de ce décor.
Ici, on n'entend aucun bruit
Même les oiseaux sont partis,
Et ce lourd silence qui m'opresse
Augmente un peu plus ma tristesse...
De ces murs écrasés par le poids de l'oubli,
Un peu plus vieux, je crois, j'en suis reparti.
Le soleil étant à son déclin,
Moi, peiné, j'ai repris le chemin
À l'heure où, dans le calme, l'oiseau s'endort,
En laissant le village à son triste sort.

L'unique vitre d'une fenêtre
Prend, un court instant, un air de fête,
Un dernier rayon s'y reflétant
Renvoie le feu du soleil couchant,
Et, de loin, me fait penser
Qu'une lampe est déjà allumée.
Hélas non ! Car depuis longtemps toute vie
Est, de cet endroit, à jamais partie.

Par le sentier de l'oubli, sans me retourner,
J'ai quitté le village mort, pour ne pas pleurer,
Gardant mon chagrin, et, au fond de mon cœur,
La vision de ma campagne qui se meurt...

Henri Furgé – écrit en 1985



**Notre ouvrage de 90 poèmes : Henri Furgé, Charron-poète, 238 pages, 2018, HPA
est disponible à l'association.**